LITTERATURE ET ETUDE DE LA LANGUE

LE ROMAIN



Fascicale a 2

LA DESCRIPTION



L'art du portrait

MARION DUVAUCHEL
Certifiée de lettres modernes



DESCRIPTION DU PERSONNAGE

LE PORTRAIT UN ART OU UNE TECHNIQUE?

Un roman fait d'abord vivre des personnages. Il faut leur donner consistance, existence, substantialité, et même et surtout capacité d'évolution.



On appelle cela la *désignation et la caractérisation* du personnage.

Il faut donc les « décrire » car il convient que le lecteur se le représente ou se l'imagine. Nul besoin au demeurant dans sa première apparition que le portrait soit exhaustif. Il suffit qu'il acquière suffisamment de consistance tout simplement.



Pour vous aider:

Le personnage participe à la signification du roman. Il renvoie à trois modalités différentes qui peuvent se combiner.

 Un personnage peut renvoyer à un monde extérieur, à un savoir culturel, historique, souvent chargé de politique. Il peut aussi devenir un véritable type littéraire comme par exemple Don Quichotte, grand pourfendeur de moulin.



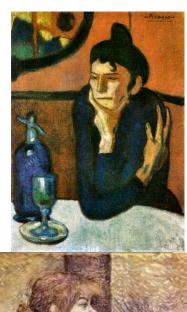
Cela peut être un personnage historique réel : Bonaparte, Louis XIV, Charles de Gaulle... ou bien un personnage représentatif d'une catégorie sociale (l'ouvrier, l'usurier, le juif, le chevalier, le communiste, le révolutionnaire).



Dans ce dernier cas, soyez attentif au moment historique où l'ouvrage a été écrit, mais aussi le moment historique où l'histoire se déroule.



• Un personnage peut indiquer la présence dans le texte de l'auteur ou du lecteur, et il se fait alors leur porte-parole en faisant référence à ce qu'il considère comme une norme (par exemple, la réprobation de l'alcoolisme, de la violence, du racisme, de la lâcheté...)





 Un personnage contribue à la cohérence de l'action en expliquant ce qui arrive, en portant témoignage du passé, en prévoyant la suite de l'action

On distingue le portrait direct ou indirect. S'il est disséminé, il donne au temps une importance déterminante. On trouve cette technique d'abord chez Stendhal.

Il peut faire l'objet d'un système d'opposition (beau/laid, puissant/faible)

Le choix des détails est souvent significatif. L'auteur indique un nom, parfois le prénom, voire l'âge du personnage, son origine géographique et son statut social.

Il souligne un trait physique caractéristique, qui généralement présente une portée morale ou psychologique.

Tout cela contribue à ce qu'on appelle un effet de réel, du moins dans la tradition romanesque du XIX siècle.

Puis ces conventions narratives se verront mises en cause dans le Nouveau roman en particulier, et le personnage tout spécialement sera malmené.

Petite méthode rapide pour vous aider à lire un portrait

- On procède d'abord à l'identification du personnage décrit : nom, prénom, surnom, titre, âge, passé, traits, apparence vestimentaire, habitudes, tics et manies, moralité, psychologie, sentiments, comportements, goûts, vices, registre de langue employé, profession, décor et environnement, amis et fréquentations, milieu social et idéologie...
- On caractérise le portrait, en se demandant s'il est statique ou dynamique; en acte (voir Fortune carrée) ou à éclipse (Mme Bovary)
- On étudie sa structure: comporte -t-il un ou plusieurs paragraphes, des indicateurs temporels précis ou vagues.. des références au décor ? Suit-il un mouvement ascendant ou descendant, horizontal ou vertical ?
- On étudie son style en identifiant les divers procédés d'écriture et pour ce faire on étudiera les champs lexicaux dominants, la syntaxe, les adjectifs, le lexique, les figures de style, les connotations et les tonalités : exemple, la présence massive d'adjectifs dans le portrait des paysans Zola, La terre.
- On étudie aussi les indices d'énonciation et les différents points de vue. Il est important de savoir si c'est un narrateur omniscient ou un narrateur personnage ou encore un autre personnage qui fait ce portrait.
- On étudie la manière dont on fait parler le personnage, la manière dont on le fait regarder ce qui l'entoure, entrer ou non en communication avec d'autres.

Mlle Dufour essayait de se balancer debout, toute seule, sans parvenir à se donner un élan suffisant. C'était une belle fille de dixhuit à vingt ans ; une de ces femmes dont la rencontre dans la rue vous fouette d'un désir subit, et vous laisse jusqu'à la nuit une inquiétude vague et un soulèvement des sens. Grande, mince de taille et large des hanches, elle avait la peau très brune, les yeux très grands, les cheveux très noirs. Sa robe dessinait nettement les plénitudes fermes de sa chair qu'accentuaient encore les efforts des reins qu'elle faisait pour s'enlever.

Ses bras tendus tenaient les cordes au-dessus de sa tête, de sorte que sa poitrine se dressait, sans une secousse, à chaque impulsion qu'elle donnait. Son chapeau, emporté par un coup de vent, était tombé derrière elle, et l'escarpolette peu à peu se lançait, montrant à chaque retour ses jambes fines jusqu'au genou, et jetant à la figure des deux hommes qui la regardaient en riant, l'air de ses jupes, plus capiteux que les vapeurs du vin.

Maupassant, Une partie de campagne.



La fonction du personnage Le personnage et l'action

Dans un roman comme au théâtre l'action de définit comme un jeu de forces opposées ou convergentes. Dans chacune des étapes de l'action les personnages forment des alliances ou/et des oppositions. Le personnage s'affirme donc à travers ce qu'il est mais aussi ce qu'il fait. C'est lui qui permet au récit de progresser.

Le portrait du personnage de roman peut aussi être porteur de valeurs symboliques et pas seulement de valeurs individuelles. Il peut donc décrire un ou plusieurs types: moral, psychologique, social ou encore

LE COIN DE LA GRAMMAIRE



l'adjectif

Parce que l'adjectif caractérise un être ou un objet, il est la « fenêtre » dans un texte descriptif.

L'adjectif s'ajoute à un mot et apporte une précision de sens.

Adjectifs qualificatifs et adjectifs relationnels

Comme le nom, l'adjectif est un mot dont la forme peut varier en genre et en nombre ; mais contrairement au nom, il ne possède pas par lui-même un genre. Les adjectifs dépendent d'un autre terme de la phrase, généralement nominal ou pronominal, et leur fonction se définit selon la manière dont ils sont mis en relation avec cet élément régisseur :

- reliés à un terme recteur par l'intermédiaire d'un verbe, ils sont attributs du sujet ou attributs de l'objet.
- comme modificateurs facultatifs à l'intérieur du groupe nominal, ils sont épithètes :
- o J'ai regardé un film intéressant.

- lorsqu'ils se rapportent à un groupe nominal dont ils sont séparés par une pause et surtout par l'intonation (à l'écrit, par une <u>virgule</u>), ils sont dits apposés ou détachés:
- Cette jeune fille, paresseuse depuis un an, va rater ses examens.

Les adjectifs qualificatifs varient en degré (si, très, plus, moins paresseuse). Ils ont régulièrement un correspondant nominal (paresseux/paresse, courageux/courage) Ils forment souvent la base d'un adverbe

Ils se pronominalisent par le invariable, mais peuvent être aussi repris par tel(s), telle(s):

• Elle a toujours été paresseuse et **le** restera ; Elle est paresseuse et est considérée comme **telle** par tous ses camarades.

Une classe d'adjectifs très productive ne s'emploie normalement qu'en fonction épithète: un couscours royal, une voiture diplomatique, un décret ministériel, etc. Ces adjectifs immédiatement postposés au nom sont dits relationnels parce qu'ils indiquent une relation (qui ne peut varier en degré: *un couscous très royal) avec le référent du nom dont ils sont dérivés. Cette relation dépend du sémantisme de leur nom recteur (un décret ministériel ⇔ un décret du ministère). Ils constituent dès lors l'équivalent syntaxique et sémantique d'un complément du nom ou d'une relative qui expliciterait cette relation : une voiture de diplomate, une voiture qui appartient à un diplomate.



SE FAMILIARISER

Texte 1 Honoré de Balzac, *La vieille Fille*, 1836



Suzanne, (...), spirituelle, ambitieuse, avait en elle l'étoffe d'une Sophie Arnould *, elle était d'ailleurs belle comme la plus belle courtisane que jamais Titien ait conviée à poser sur un velours noir pour aider son pinceau à faire une Vénus; mais sa figure, quoique fine dans le tour des yeux et du front, péchait en bas par des contours communs. C'était la beauté normande, fraîche, éclatante, rebondie, la chair de Rubens qu'il faudrait marier avec les muscles de l'Hercule Farnèse, et non la Vénus de Médicis, cette gracieuse femme d'Apollon.

* Cantatrice de l'opéra, célèbre pour sa beauté

Questions

Relevez les adjectifs et classez-les en épithète et attributs.

Relevez une figure de rhétorique d'amplification.

Le portrait flatte t-il uniquement la beauté du personnage ?

Qualifiez le personnage.

Texte 2 Honoré de Balzac, Le Cabinet des Antiques, 1839.



Ce M. Sauvager, premier substitut, était un jeune homme de vingt-cinq ans, maigre et grand, à figure longue et olivâtre, à cheveux noirs et crépus, les yeux enfoncés et bordés en dessous d'un large brun répété au —dessus par ses paupières ridées et bistrées. Il avait un nez d'oiseau de proie, une bouche serrée, les joues laminées par l'étude et creusées par l'ambition. Il offrait le type de ces êtres secondaires à l'affût des circonstances, prêts à tout faire pour parvenir, mais en se tenant dans les limites du possible et dans le décorum de la légalité. Son air important annonçait admirablement sa faconde servile.

Questions

Relevez les adjectifs et classez ceux qui sont formés à partir d'un verbe.

Quel rythme domine ? Qualifiez le personnage

Allons plus loin

Texte 1 Emile Zola, L'argent, 1891

Dans cette indifférence qu'on lui témoignait, Saccard était resté les regards fiévreux et provocants, achevant le tour de la salle. Et il n'échangea plus un signe de tête qu'avec un grand jeune homme, assis a trois tables de distance, le beau Sabatani, un Levantin, à la face longue et brune, qu'éclairaient des yeux noirs magnifiques, mais qu'une bouche mauvaise, inquiétante, gâtait. L'amabilité de ce garçon acheva de l'irriter : quelque exécuté d'une Bourse étrangère, un de ces gaillards mystérieux aimé des femmes, tombé depuis le dernier automne sur le marché, qu'il avait déjà vu à l'œuvre comme prête-nom dans un désastre de banque, et qui peu à peu conquérait la confiance de la corbeille et de la coulisse, par beaucoup de correction et une bonne grâce infatigable, même pour les plus tarés.

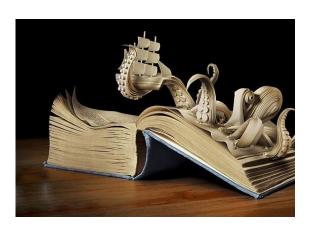
Un garçon était debout devant Saccard.

" Qu'est-ce que monsieur prend?



Quelle est la caractéristique de ce portrait ? Qui décrit-on ?

Texte 2 Jules Verne, Vingt mille lieues sous les mers, 1869-1870



Le commandant Farragut était un bon marin, digne de la frégate qu'il commandait. Son navire et lui ne faisaient qu'un. Il en était l'âme. Sur la question du cétacé, aucun doute ne s'élevait dans son esprit, et il ne permettait pas que l'existence de l'animal fût discutée à son bord. Il y croyait comme certaines bonnes femmes croient au Léviathan - par foi, non par raison. Le monstre existait, il en délivrerait les mers, il l'avait juré. C'était une sorte de chevalier de Rhodes, un Dieudonné de Gozon, marchant à la rencontre du serpent qui désolait son île. Ou le commandant Farragut tuerait le narval, ou le narval tuerait le commandant Farragut. Pas de milieu.

Questions

Est-ce un portrait ? Dans quelle mesure ? Que peut-on imaginer du roman

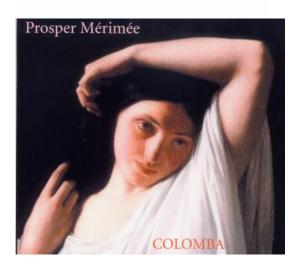
Approfondissons

Texte 1 Prosper Mérimée, Colomba, 1840









Le lendemain, un peu avant le retour des chasseurs, miss Nevil, revenant d'une promenade au bord de la mer, regagnait l'auberge avec sa femme de chambre, lorsqu'elle remarqua une jeune femme vêtue de noir, montée sur un cheval de petite taille, mais vigoureux, qui entrait dans la ville. Elle était

suivie d'une espèce de paysan, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée aux coudes, une gourde en bandoulière, un pistolet pendant à la ceinture; à la main, un fusil, dont la crosse reposait dans une poche de cuir attachée à l'arçon de la selle; bref, en costume complet de brigand de mélodrame ou de bourgeois corse en voyage. La beauté remarquable de la femme attira d'abord l'attention de miss Nevil. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose, les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. Sur la tête, elle portait ce voile de soie noire nommé mezzaro que les Génois ont introduit en Corse, et qui sied si bien aux femmes. De longues nattes de cheveux châtains lui formaient comme un turban autour de la tête. Son costume était propre, mais de la plus grande simplicité.





folio classific



Questions

Repérez les passages où Colomba est décrite. Comment s'organise ce portrait. Pourquoi ne donne t-on pas le nom de la jeune femme? Qui regarde?

Texte 2 Colomba

Miss Nevil s'appelle Lydia ...

(...) il voyait Miss Lydia assise après de lui. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux blonds, plus fins et plus doux que la soie, brillaient comme de l'or au soleil qui pénétrait au travers du feuillage. Ses yeux, d'un bleu si pur, lui paraissaient lus bleus que le firmament. La joue appuyée sur une main, elle écoutait toute pensive les paroles qu'il lui adressait en tremblant. Elle avait cette robe de mousseline qu'elle portait le dernier jour qu'il l'avait vue à Ajaccio. Sous les plis de cette robe s'échappait un petit pied dans un soulier de satin noir. Orso se disait qu'il serait bien heureux de baiser ce pied.

Questions

Qui regarde et décrit?

Que peut-on supposer des sentiments éprouvés par le jeune homme envers Miss Lydia ?

Texte 3 Zola, L'argent, 1891

Depuis qu'il habitait l'hôtel d'Orviedo, Saccard apercevait parfois la sœur de l'ingénieur Hamelin qui habitait le petit appartement du second, une femme d'une taille admirable, Mme Caroline, comme on la nommait familièrement. Surtout, ce qui l'avait frappé, à la première rencontre, c'était ses cheveux blancs superbes, une royale couronne de cheveux blancs, d'un si singulier effet sur ce front de femme jeune encore, âgée de trente-six ans à peine. Dès vingt-cinq ans, elle était ainsi devenue toute blanche. Ses sourcils, restés noirs et très fournis, gardaient une jeunesse, étrangeté vive à son visage encadré d'hermine. Elle n'avait jamais été jolie, avec son menton et son nez trop forts, sa bouche large dont les grosses lèvres exprimaient une bonté exquise. Mais, certainement, cette toison blanche, cette blancheur envolée de fins cheveux de soie, adoucissait sa physionomie un peu dure, lui donnait un charme souriant de grand-mère, dans une fraîcheur et une force de belle amoureuse. Elle était grande, solide, la démarche franche et très noble.

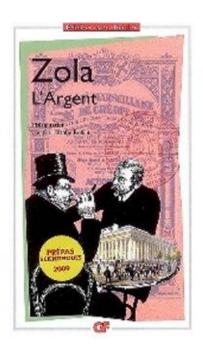
Chaque fois qu'il la rencontrait, Saccard, plus petit qu'elle, la suivait des yeux, intéressé, enviant sourdement cette taille haute, cette carrure saine.

Texte 2 L'argent Zola

Depuis qu'il habitait l'hôtel d'Orviedo, Saccard apercevait parfois la sœur de l'ingénieur Hamelin qui habitait le petit appartement du second, une femme d'une taille admirable, Mme Caroline, comme on la nommait familièrement. Surtout, ce qui l'avait frappé, à la première rencontre, c'était ses cheveux blancs superbes, une royale couronne de cheveux blancs, d'un si singulier effet sur ce front de femme jeune encore, âgée de trente-six ans à peine. Dès vingtcinq ans, elle était ainsi devenue toute blanche.

Ses sourcils, restés noirs et très fournis, gardaient une jeunesse, une étrangeté vive à son visage encadré d'hermine. Elle n'avait jamais été jolie, avec son menton et son nez trop forts, sa bouche large dont les grosses lèvres exprimaient une bonté exquise. Mais, certainement, cette toison blanche, cette blancheur envolée de fins cheveux de soie, adoucissait sa physionomie un peu dure, lui donnait un charme souriant de grand-mère, dans une fraîcheur et une force de belle amoureuse. Elle était grande, solide, la démarche franche et très noble.

Chaque fois qu'il la rencontrait, Saccard, plus petit qu'elle, la suivait des yeux, intéressé, enviant sourdement cette taille haute, cette carrure saine.



LE PORTRAIT EN ACTE

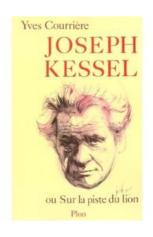
Exercez-vous



Joseph Kessel, Fortune carrée, 1930



Première partie, Chaïtane, chap. I, le cavalier du diable.





Fortune carrée est un roman d'aventure, mais aussi un roman historique. C'est le récit romancé d'un reportage que fit Kessel en mer rouge sur le trafic d'esclaves.



Or, par un matin d'automne, un cavalier sortit de la porte ouest de Sanaa. Son cheval était arabe, mais le harnachement occidental. Lui-même portait des culottes de drap kaki, une vareuse et des guêtres de cuir. Sur le front et posé de travers avançait le kolbach turc, bonnet d'astrakan noir, qui accusait le caractère asiatique de son visage. On ne pouvait saisir son regard tellement étaient lourdes les paupières et minces les filets sombres qui brillaient entre elles. Les pommettes très écartées bossuaient les joues teintées de jaune. Pourtant l'aplomb des membres, le port du cou, les proportions du corps, de taille moyenne, ferme et robuste, portaient le signe de l'Europe. Cet homme singulier, qui rassemblait les rênes de sa monture pour la lancer et qui se détachait comme un centaure sur le fond des murailles de la capitale, était de nationalité russe et s'appelait Igricheff.

A la fin du siècle précédent, quelques tribus nomades s'étaient soulevées dans le district kirghize du Turkestan. Le comte Igricheff, qui tenait alors garnison à Samarkand, fut chargé de réprimer la révolte.



Il mena vite et durement sa besogne. Puis arriva la période monotone de la Le Igricheff surveillance. comte remarqua la fille à peine nubile d'un chef soumis. Elle le suivit dans ses déplacements. Un an après, ils eurent un fils. Le petit sang mêlé commençait à être nourri au lait de jument lorsque le comte fut nommé à Tachkent. Ne voulant pas s'y montrer avec sa concubine et son bâtard, il les fixa dans un hameau voisin de la ville et les oublia.

Le comte Igricheff se préparait à rentrer à Saint-Petersbourg, lorsque la curiosité lui vint de revoir son fils. Il trouva un enfant à demi nu, qui sautait sans selle ni étrier sur n'importe lequel des chevaux du village. Il savait à peine quelques mots de russe, mais parlait tous les dialectes du Turkestan.

Séduit, le comte emmena son bâtard à l'autre bout de la Russie, le reconnut, lui donna des gouverneurs étrangers, le fit entrer à l'Ecole des Pages. Il se montra d'intelligence vive et d'assimilation prompte. Mais, pour la grande guerre, le jeune officier demanda à commander, dans la division sauvage, un peloton de cavaliers bachkires *. Il chargea à cheval sur des tranchées, fut blessé trois fois, perdit aux cartes l'héritage de son père, vendit des propriétés qui ne lui appartenaient pas, sabra des civils, tortura des femmes. Son nom, son courage inconscient, le magnétisme qui émanait de lui firent que tout s'arrangea.

Pourtant son déchaînement à froid, son incapacité à supporter, sauf au combat, la moindre discipline, eurent lassé toute bienveillance si la révolution n'était venue.

*Peuple turc



Il alla naturellement au désordre. Il commanda des ouvriers, des matelots, pilla, puis enleva Arkhangel pour le compte des blancs, dilapida le trésor de la ville, fut jugé, s'échappa, revint aux rouges, se battit contre les Tchèques, les troupes de Koltchak, les cosaques d'Orenbourg, les volontaires de Wrangel, toujours à cheval, toujours calme, toujours effréné.





La guerre civile prit fin. Igricheff, dont on connaissait le sang kirghize, fut nommé au cours des agitateurs pour l'Orient. Il y a apprit aisément l'arabe, les rites détaillés de la religion musulmane dont son enfance avait connu les rudiments. Mais sa patience était à bout. Il se moquait ouvertement du parti. Il fut expédié à Djeddah pour y négocier un traité de commerce avec le roi Ibn Saoud. Il y réussit très vite. La même mission lui fut confiée auprès de l'Imam du Yemen. Il l'avait remplie avec autant de succès.

Maintenant, libre de soucis et d'entraves, sans penser au lendemain, il courait à travers le plateau de lave qui portait Sanaa.



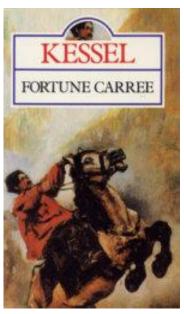
Analyse d'images:

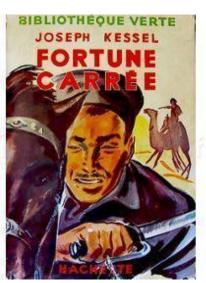
Des trois affiches ou couvertures de livres proposées sur cette page, laquelle vous semble correspondre le mieux au texte ? Donnez vos raisons.



Questions

Le personnage est-il sympathique? Comment s'organise la description?





Corpus 1

PORTRAITS DE FRIPOUILLES

Approfondír

Texte 1 Victor Hugo, Les Misérables, (1862) Texte 2 Texte 2 Alexandre Dumas, Le comte de Monte-Cristo (1844) Texte 3 texte 3 Emile Zola, L'argent, (1891)

Conseil de méthode: Il faut trouver une qualification dominante qui vous aidera dans l'analyse



Texte 1 Victor Hugo, Les Misérables

Qu'était-ce que les Thénardier?

Disons-en un mot dès à présent. Nous compléterons le croquis plus tard.

 (\ldots)

C'étaient de ces natures naines qui, si quelque feu sombre les chauffe par hasard, deviennent facilement monstrueuses. Il y avait dans la femme le fond d'une brute et dans l'homme l'étoffe d'un gueux. Tous deux étaient au plus

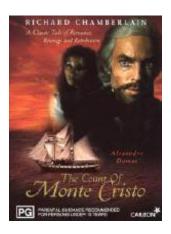
haut degré susceptibles de l'espèce de hideux progrès qui se fait dans le sens du mal. Il existe des âmes écrevisses reculant continuellement vers les ténèbres, rétrogradant dans la vie plutôt qu'elles n'y avancent, employant l'expérience à augmenter leur difformité, empirant sans cesse, et s'empreignant de plus en plus d'une noirceur croissante. Cet homme et cette femme étaient de ces âmes-là.

Le Thénardier particulièrement était gênant pour le physionomiste. On n'a qu'à regarder certains hommes pour s'en défier, on les sent ténébreux à leurs deux extrémités. Ils sont inquiets derrière eux et menaçants devant eux. Il y a en eux de l'inconnu. On ne peut pas plus répondre de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils feront. L'ombre qu'ils ont dans le regard les dénonce. Rien qu'en les entendant dire un mot ou qu'en les voyant faire un geste on entrevoit de sombres secrets dans leur passé et de sombres mystères dans leur avenir.

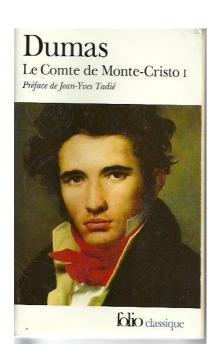
Questions: Comment les Thénardier sont-ils décrits? Quels sentiments inspirent-ils?

Texte 2 Alexandre Dumas, Le comte de Monte-Cristo

Edmond Dantes, un jeune marin trahi par son meilleur ami qui convoite sa fiancée. A 20 ans, il est emprisonnée dans la citadelle d'If. Là il communique avec un vieux prêtre qui lui remet la carte d'un trésor. Dante réussit à s'échapper, devient richissime grâce au trésor et organise sa vengeance. Il a 40 ans. Caderousse fait partie des traîtres...



L'hôtelier qui tenait cette petite auberge pouvait être un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand, sec et nerveux, véritable type méridional avec ses yeux enfoncés et brillants, son nez en bec d'aigle et ses dents blanches comme celles d'un animal carnassier. Ses cheveux, qui semblaient, malgré les premiers souffles de l'âge, ne pouvoir se décider à blanchir, étaient, ainsi que sa barbe, qu'il portait en collier, épais, crépus et à peine parsemés de quelques poils blancs. Son teint, hâlé naturellement, s'était encore couvert d'une nouvelle couche de bistre par l'habitude que le pauvre diable avait prise de se tenir depuis le matin jusqu'au soir sur le seuil de sa porte, pour voir si, soit à pied, soit en voiture, il ne lui arrivait pas quelque pratique : attente presque toujours déçue, et pendant laquelle il n'opposait à l'ardeur dévorante du soleil d'autre préservatif pour son visage qu'un mouchoir rouge noué sur sa tête, à la manière des muletiers espagnols. Cet homme, c'était notre ancienne connaissance Gaspard Caderousse.





Questions

Comment s'organise le portrait ? Repérez le champ lexical du corps.

Texte 3 Emile Zola, La terre, 1887

Mais cinq minutes à peine se passèrent, les Fouan arrivèrent enfin, deux vieux aux mouvements ralentis et prudents. Le père, jadis très robuste, âgé de soixante-dix ans aujourd'hui, s'était desséché et rapetissé dans un travail si dur, dans une passion de la terre si âpre, que son corps se courbait, comme pour retourner à cette terre, violemment désirée et possédée. Pourtant, sauf les jambes, il était gaillard encore, bien tenu, ses petits favoris blancs, en pattes de lièvre correctes, avec le long nez de la famille qui aiguisait sa face maigre, aux plans de cuir coupés de grands plis. Et, dans son ombre, ne le quittant pas d'une semelle, la mère, plus petite, semblait être restée grasse, le ventre gros d'un commencement d'hydropisie, le visage couleur d'avoine, troué d'yeux ronds, d'une bouche ronde, qu'une infinité de rides serraient ainsi que des bourses d'avare. Stupide, réduite dans le ménage à un rôle de bête docile et laborieuse, elle avait toujours tremblé devant l'autorité despotique de son mari.

Questions

Quelle est l'impression qui se dégage de ce portrait ? Est-il crédible ?

Repérez les adjectifs, classez les selon un critère grammatical et selon qu'ils sont neutres, péjoratifs ou mélioratifs.

Quel est le champ lexical dominant?



Zola La Terre





QUI REGARDE,

Gustave Flaubert, Madame Bovary

Scène de première rencontre

Charles fut surpris de la blancheur de ses ongles. Ils étaient brillants, fins du bout, plus nettoyés que les ivoires de Dieppe, et taillés en amande. Sa main pourtant n'était pas belle, point assez pâle, peut-être, et un peu sèche aux phalanges ; elle était trop longue aussi, et sans molles inflexions de lignes sur les contours. Ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux ; quoiqu'ils fussent bruns, ils semblaient noirs à cause des cils, et son regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide.

Une fois le pansement fait, le médecin fut invité, par M. Rouault lui-même, à *prendre un morceau*, avant de partir.

Charles descendit dans la salle, au rez-dechaussée. Deux couverts, avec des timbales d'argent, y étaient mis sur une petite table, au pied d'un grand lit à baldaquin revêtu d'une indienne à personnages représentant des Turcs. On sentait une odeur d'iris et de draps humides qui s'échappait de la haute armoire en bois de chêne, faisant face à la fenêtre. Par terre, dans les angles, étaient rangés, debout, des sacs de blé. C'était le trop-plein du grenier proche, où l'on montait par trois marches de pierre. Il y avait, pour décorer l'appartement, accrochée à un clou, au milieu du mur dont la peinture verte s'écaillait sous le salpêtre, une tête de Minerve au crayon noir, encadrée de dorure, et qui portait au bas, écrit en lettres gothiques " A mon cher papa ".

On parla d'abord du malade, puis du temps qu'il faisait, des grands froids, des loups qui couraient les champs, la nuit. Mlle Rouault ne s'amusait guère à la campagne, maintenant surtout qu'elle était chargée presque à elle seule des soins de la ferme. Comme la salle était fraîche, elle grelottait tout en mangeant, ce qui découvrait un peu ses lèvres charnues, qu'elle avait coutume de mordillonner à ses moments de silence.

Son cou sortait d'un col blanc, rabattu. Ses cheveux, dont les deux bandeaux noirs semblaient chacun d'un seul morceau, tant ils étaient lisses, étaient séparés sur le milieu de la tête par une raie fine, qui s'enfonçait légèrement selon la courbe du crâne; et, laissant voir à peine le bout de l'oreille, ils allaient se confondre par-derrière en un chignon

abondant, avec un mouvement ondé vers les tempes, que le médecin de campagne remarqua là pour la première fois de sa vie. Ses pommettes étaient roses. Elle portait, comme un homme, passé entre deux boutons de son corsage, un lorgnon d'écaille.

Quand Charles, après être monté dire adieu au père Rouault, rentra dans la salle avant de partir, il la trouva debout, le front contre la fenêtre, et qui regardait dans le jardin, où les échalas des haricots avaient été renversés par le vent. Elle se retourna.

- Cherchez-vous quelque chose ? demanda-t-elle.
- Ma cravache, s'il vous plaît, répondit-il.

Et il se mit à fureter sur le lit, derrière les portes, sous les chaises ; elle était tombée à terre, entre les sacs et la muraille. Mlle Emma l'aperçut ; elle se pencha sur les sacs de blé. Charles, par galanterie, se précipita, et, comme il allongeait aussi son bras dans le même mouvement, il sentit sa poitrine effleurer le dos de la jeune fille, courbée sous lui. Elle se redressa toute rouge et le regarda pardessus l'épaule, en lui tendant son nerf de bœuf. Au lieu de revenir aux Bertaux trois jours après,

Au lieu de revenir aux Bertaux trois jours après, comme il l'avait promis, c'est le lendemain même qu'il y retourna, puis deux fois la semaine régulièrement sans compter les visites inattendues qu'il faisait de temps à autre, comme par mégarde.

LES PAGES DU "PROF

SE FAMILIARISER



Texte 1 Honoré de Balzac, *La vieille Fille*, 1836

Suzanne, (...), spirituelle, ambitieuse, avait en elle l'étoffe d'une Sophie Arnould *, elle était d'ailleurs belle comme la plus belle courtisane que jamais Titien ait conviée à poser sur un velours noir pour aider son pinceau à faire une Vénus ; mais sa figure, quoique **fine** dans le tour des yeux et du front, péchait en bas par des contours communs. C'était la beauté normande, fraiche, éclatante, rebondie, la chair de Rubens qu'il faudrait marier avec les muscles de l'Hercule Farnèse, et non la Vénus de Médicis, cette gracieuse femme d'Apollon.

* Cantatrice de l'opéra, célèbre pour sa beauté

On constate dans ce texte que dans un premier mouvement l'auteur souligne la beauté de jeune femme, d'une manière presque hyperbolique (belle comme la plus belle) et convoque pour cela l'un des grands coloristes vénitiens. Le visage est distribué entre un haut (yeux et front) très fin, et un bas plus commun, ce qui contribue à un personnage un peu double. C'est la beauté un peu vulgaire des épicières ou des tavernières. (Rubens peint de femmes particulièrement grasses, esthétique qui aujourd'hui n'est plus guère supportable mais qui pouvait sans doute plaire encore lorsque Balzac écrivait).

Il est manifeste que l'auteur insiste sur une beauté vouée à s'épaissir. Nous n'avons qu'un prénom.

La structure majeure est « concessive ». certes, elle est belle MAIS...

Texte 2 Honoré de Balzac, Le Cabinet des Antiques, 1839.

Ce M. Sauvager, premier substitut, était un jeune homme de vingt-cinq ans, maigre et grand, à figure longue et olivâtre, à cheveux noirs et crépus, les yeux enfoncés et bordés en dessous d'un large brun répété au —dessus par ses paupières ridées et bistrées. Il avait un nez d'oiseau de proie, une bouche serrée, les joues laminées par l'étude et creusées par l'ambition. Il offrait le type de ces êtres secondaires à l'affût des circonstances, prêts à tout faire pour parvenir, mais en se tenant dans les limites du possible et dans le décorum de la légalité. Son air important annonçait admirablement sa faconde servile.

Classer les adjectifs :

crêper crépus enfoncer enfoncés border bordés rider ridées serrer serrée creuser creusée laminer laminée seconder secondaire

Le rythme binaire est dominant : maigre et grand, long et olivâtre.

Balzac décrit souvent des **types**, (l'avare, le cupide, l'ambitieux, le poète naïf, la femme vertueuse...)

On a ici le type de l'ambitieux sans envergure, du médiocre, du « rond de cuir » (bureaucrate souvent aigri).

Texte 3 Emile Zola, L'argent, 1891

Dans cette indifférence qu'on lui témoignait, Saccard était resté les regards fiévreux et provocants, achevant le tour de la salle. Et il n'échangea plus un signe de tête qu'avec un grand jeune homme, assis a trois tables de distance, le beau Sabatani, un Levantin, à la face longue et brune, qu'éclairaient des yeux noirs magnifiques, mais qu'une bouche mauvaise, inquiétante, gâtait. L'amabilité de ce garçon acheva de l'irriter : quelque exécuté d'une Bourse étrangère, un de ces gaillards mystérieux

aimé des femmes, tombé depuis le dernier automne sur le marché, qu'il avait déjà vu à l'œuvre comme prête-nom dans un désastre de banque, et qui peu à peu conquérait la confiance de la corbeille et de la coulisse, par beaucoup de correction et une bonne grâce infatigable, même pour les plus tarés.

Un garçon était debout devant Saccard.

Comme dans le portrait précédent, on a ici le type de l'ambitieux, mais décrit à partir du regard de Sacard. Le point de vue interne donne une vision précise de Sabatini, mais surtout de l'amertume de Saccard.

Texte 4 Jules Verne, Vingt mille lieues sous les mers; 1869-1870

Le commandant Farragut était un bon marin, digne de la frégate qu'il commandait. Son navire et lui ne faisaient qu'un. Il en était l'âme. Sur la question du cétacé, aucun doute ne s'élevait dans son esprit, et il ne permettait pas que l'existence de l'animal fût discutée à son bord. Il y croyait comme certaines bonnes femmes croient au Léviathan - par foi, non par raison. Le monstre existait, il en délivrerait les mers, il l'avait juré. C'était une sorte de chevalier de Rhodes, un Dieudonné de Gozon, marchant à la rencontre du serpent qui désolait son île. Ou le commandant Farragut tuerait le narval, ou le narval tuerait le commandant Farragut. Pas de milieu.

La description passe ici par la description de l'état d'esprit de Farragut, décidé à tuer le nargal (sorte de requin).

Texte 5 Prosper Mérimée, Colomba, 1840

Le lendemain, un peu avant le retour des chasseurs. miss Nevil. revenant d'une promenade au bord de la mer, regagnait l'auberge avec sa femme de chambre, lorsqu'elle remarqua une jeune femme vêtue de noir, montée sur un cheval de petite taille, mais vigoureux, qui entrait dans la ville. Elle était suivie d'une espèce de paysan, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée aux coudes, une gourde en bandoulière, un pistolet pendant à la ceinture; à la main, un fusil, dont la crosse reposait dans une poche de cuir attachée à l'arçon de la selle; bref, en costume complet de brigand de mélodrame ou de bourgeois corse en voyage. La beauté remarquable de la femme

attira d'abord l'attention de miss Nevil. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose, les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. Sur la tête, elle portait ce voile de soie noire nommé *mezzaro* que les Génois ont introduit en Corse, et qui sied si bien aux femmes. De longues nattes de cheveux châtains lui formaient comme un turban autour de la tête. Son costume était propre, mais de la plus grande simplicité.

C'est la première apparition de Colomba, personnage éponyme de la nouvelle de Mérimée. Austère et belle, elle apparaît déjà avec quelque chose de tragique même si un soupçon d'ironie entre déjà là.

Il faut saluer la précision et la concision extrême de ce portrait. Son organisation est originale : d'abord on insiste sur la couleur de son costume, typique des femmes corses, et son escorte : le paysan est habillé comme s'il était déguisé. Or, il ne l'est pas, il s'agit bien du costume traditionnel dans l'île.

Texte 6 L'argent Zola

Depuis qu'il habitait l'hôtel d'Orviedo, Saccard apercevait parfois la sœur de l'ingénieur Hamelin qui habitait le petit appartement du second, une femme d'une taille admirable. Mme Caroline, comme on la nommait familièrement. Surtout, ce qui l'avait frappé, à la première rencontre, c'était ses cheveux blancs superbes, une royale couronne de cheveux blancs, d'un si singulier effet sur ce front de femme jeune encore, âgée de trente-six ans à peine. Dès vingtcinq ans, elle était ainsi devenue toute blanche. Ses sourcils, restés noirs et très fournis, gardaient une jeunesse, une étrangeté vive à son visage encadré d'hermine. Elle n'avait jamais été jolie, avec son menton et son nez trop forts, sa bouche large dont les grosses lèvres exprimaient une bonté exquise. Mais. certainement, cette toison blanche, cette blancheur envolée de fins cheveux de soie, adoucissait sa physionomie un peu dure, lui donnait un charme souriant de grand-mère, dans une fraîcheur et une force de belle amoureuse. Elle était grande, solide, la démarche franche et très noble.

Chaque fois qu'il la rencontrait, Saccard, plus petit qu'elle, la suivait des yeux, intéressé,

[&]quot; Qu'est-ce que monsieur prend?

enviant sourdement cette taille haute, cette carrure saine.

Eléments d'analyse

Le détail sur lequel l'auteur insiste, ce sont les cheveux blancs.

Le texte insiste en sourdine sur le désir qu'éprouve Saccard de cette femme.

Dans l'œuvre de Zola, la chair féminine est souvent le lieu symbolique de la concupiscence, voire de la débauche.

lci, le corps dans sa dimension charnelle n'est évoqué qu'à la fin, et comme souvent, il est lourd, massif.

La couronne de cheveux blanc fonctionne comme le principal attracteur du désir, désir paradoxal puisque les cheveux blancs évoque la vieillesse, âge où traditionnellement le besoin charnel s'assoupit.

La perversité de Saccard est donc clairement signalé, mais c'est au lecteur d'interpréter.

Souvent dans l'œuvre de Zola on peut constater des hommes plus petits convoitant des femmes ressemblant à des Walkyrie.

Le portrait de cette femme n'est pas seulement physique, mais aussi moral. La démarche « noble » est sans équivoque, et la chevelure est « royale ». Toute sa beauté semble venir de ce contraste entre une jeunesse relative (elle a trente six ans) mais réelle et cette chevelure, qui évoque la sagesse, la noblesse.

Elle est par ailleurs « franche ». Ses lèvres expriment une bonté exquise.

Tout la désigne comme une proie à la fois, et une proie de choix, proie du désir sensuel de Sacard, mais sans doute aussi proie liée à l'argent.

Par ailleurs, elle est décrite comme appétissante (ne fort, bouche large, fraîcheur et surtout « belle amoureuse » tout en traduisant des qualités, générales mais qui laissent penser que la femme est du côté de ces êtres bons et crédules, faciles à berner comme Zola aime à les créer.

Le monde se divise dans son œuvre en victimes, souvent bonnes, - mais faibles et naïfs (*Le cousin Pons*) – et en êtres machiavéliques et diablement malins dont l'activité principale consiste à ruiner ou parfois même à faire le malheur de ceux qu'ils haïssent (*la cousine Bette*).

CORPUS Portraits de fripouilles

Texte1 Victor Hugo

Les Thénardier inspirent dégoût, répulsion, aversion, Eventuellement l'indignation mais de manière plus implicite.

C'est le chant lexical de l'obscurité domine cette description, ou de la ténèbre. Il y a clairement l'intention de l'auteur d'inquiéter le lecteur.

Il y a dans l'œuvre de l'auteur une forme de fascination pour le monstrueux.

D'abord chez les personnages

- Quasimodo, (Notre Dame de Paris)
 Gwymplaine, (l'homme qui rit) une monstruosité physique,
- les Thénardier, une monstruosité à la fois physique et morale)

Ensuite une monstruosité métaphysique sous la forme des éléments : le gouffre en particulier.

Texte 2 Alexandre Dumas Le Comte de Monte Cristo

Méthode et analyse : l'organisation de la description

On distingue portrait physique, portrait moral, portrait en acte. Souvent l'auteur alterne. Parfois il ne donne qu'un détail caractéristique. Le portrait en acte est le plus dynamique : il décrit le personnage en action (Stendhal)

.

L'hôtelier qui tenait cette petite auberge pouvait être un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand, sec et nerveux, véritable type méridional avec ses yeux enfoncés et brillants, son nez en bec d'aigle et ses dents blanches comme celles d'un animal carnassier. Ses cheveux, qui semblaient, malgré les premiers souffles de l'âge, ne pouvoir se décider à blanchir, étaient, ainsi que sa barbe, qu'il portait en collier, épais, crépus et à peine parsemés de quelques poils blancs. Son teint, hâlé naturellement, s'était encore couvert d'une nouvelle couche de bistre par l'habitude que le pauvre diable avait prise de se tenir depuis le matin jusqu'au soir sur le seuil de sa porte, pour voir si, soit à pied, soit en voiture, il ne lui arrivait pas quelque pratique: attente presque toujours déçue, et pendant laquelle il n'opposait à l'ardeur dévorante du soleil d'autre préservatif pour son visage qu'un mouchoir rouge noué sur sa tête, à la manière des muletiers espagnols. Cet homme,

c'était notre ancienne connaissance Gaspard Caderousse.

Organisation du portrait

Il s'agit massivement d'un portrait physique mais comme souvent il induit quelque chose du caractère, de la personnalité ou du statut social de la personne décrite.

La description s'organise d'abord par une présentation générale centrée sur l'âge et l'apparence physique générale : « grand, sec et nerveux ». Une gradation homogène qui insiste sur les aspects physiques de Caderousse. C'est un homme apparemment encore en forme et que les atteintes de l'âge habituelles (bedaine, calvitie ont épargné).

Puis de l'aspect général, on passe au visage : des yeux d'abord, puis le nez et les dents et cheveux.

Les dents sont blanches, mais elles sont surtout présentées comme celles d'un animal carnassier. Et on ne parle pas du sourire. Les yeux sont brillants mais la lueur peut-être celle des hommes dangereux.

Il y a donc une suggestion, l'implicite du texte est que l'homme n'est pas inoffensif.

Il n'a pas de cheveux blancs, ce que l'on peut interpréter comme le signe d'une certaine force physique, une vigueur encore intacte, « malgré les premiers souffles de l'âge ». Il n'est donc plus tout jeune.

Mais le terme 'le pauvre diable » est ambigu. Doit –on plaindre le malheureux, doit-on s'en méfier ?

En tous les cas, c'est un homme qui manifeste une certaine résistance à l'inconfort. Il est capable du supporter un soleil très vif sans avoir besoin de s'en protéger. Signe en général des hommes dangereux que cette relative indifférence à la souffrance.

Or, le drôle est connu du lecteur. Il s'agit donc d'une description qui fonctionne comme un rappel.

Par ailleurs, apparemment les affaires ne marchent pas, puisque l'aubergiste guette les clients éventuels.

D'une manière générale, un portrait dit un certain nombre de choses et en suggèrent d'autres. Il faut s'appuyer sur ce qui est dit pour dégager l'implicite du texte.

EXERCICE D'APPLICATION

Fortune carrée, de Joseph Kessel

On a ici un portrait « en acte ». Ce sont les premières lignes du roman, ce qu'on appelle un « incipit ». Le texte est encadré par deux phrases presque identique, entre temps, le personnage a été décrit, le temps qu'il franchisse les portes de la ville. C'est un texte dynamique.

Situation du texte :

Ce portrait est construit de manière très organisée, selon une esthétique précise, qui inclut une dimension temporelle. La course du cavalier qui sort de Sanaa est dans un rapport isomorphique à la course du temps. L'ensemble traduit une énergie « galopante ».

Composition du texte :

1: portrait statique principalement physique – description des vêtements - mais qui annonce déjà des éléments d'ordre « moral »

2 : retour en arrière, conditions de naissance, et ascendance du personnage (d'où il vient)

3: son adolescence et surtout sa carrière de combattant

4 Ses missions diplomatiques

5 : aucune appartenance, un être sauvage, libre, amoral et surtout dangereux...

Portrait d'un personnage ambigu

« Le bâtard kirghize » : un être double, un personnage haut en couleur, un métis

Le métis : orient/occident, les vêtements, le harnachement occidental d'un cheval arabe

Il est à la fois : russe et kirghize, oriental et occidental :

un personnage haut en couleur

Le centaure : animal et humain,

Appuyez-vous sur le texte : il sort à cheval, le centaure,

il demande à commander des cavaliers,

il monte à cheval tout petit, et il « court sur le plateau » - il chevauche

Le « traître » : l'homme sans appartenance Il n'est ni l'un ni l'autre, blanc et rouge, ni blanc ni rouge... Il va là où les circonstances le conduisent. Guidé par son seul instinct, sa seule puissance, sa seule énergie, et sa seule volonté.

Un personnage dangereux voire démoniaque: un être par delà toute humanité

Un combattant ou un guerrier: un « chef » : c'est progressivement le portrait d'un homme d'une énergie hors du commun, mais aussi dénué de tout sens moral.

Appuyez-vous sur le texte :

Un être au dessus des lois : appuyez-vous sur les actions (les verbes) — le passé simple construit principalement le récit (actions brèves qui soutiennent un récit haletant, rythmé, rapide). Le nom du cheval (Chaïtan)

Un être cependant fascinant précisément par tout ce qui le rend différent, un être contradictoire, un être sans racines (ni père, ni mère...): sa dualité, son absence de normes, de lois, son absence d'humanité, son absence de peur. Ni Dieu ni maître, ni foi ni loi... Un être ambivalent dont nous mesurons la haute dangerosité, la puissance physique et l'absence absolue de scrupules. Il n'est rattaché à rien.

CORPUS 2

Portraits de fripouilles

Texte1 Victor Hugo

Les Thénardier inspirent dégoût, répulsion, aversion, Eventuellement l'indignation mais de manière plus implicite.

C'est le chant lexical de l'obscurité domine cette description, ou de la ténèbre. Il y a clairement l'intention de l'auteur d'inquiéter le lecteur.

Il y a dans l'œuvre de l'auteur une forme de fascination pour le monstrueux.

D'abord chez les personnages

- Quasimodo, (Notre Dame de Paris)
 Gwymplaine, (l'homme qui rit) une monstruosité physique,
- les Thénardier, une monstruosité à la fois physique et morale)

Ensuite une monstruosité métaphysique sous la forme des éléments : le gouffre en particulier.

 L'hermine était la fourrure qui ourlait le manteau des rois

Texte 3 Alexandre Dumas Le Comte de Monte Cristo

Méthode et analyse : l'organisation de la description

On distingue portrait physique, portrait moral, portrait en acte. Souvent l'auteur alterne. Parfois il ne donne qu'un détail caractéristique. Le portrait en acte est le plus dynamique : il décrit le personnage en action (Stendhal)

L'hôtelier qui tenait cette petite auberge pouvait être un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand, sec et nerveux, véritable type méridional avec ses yeux enfoncés et brillants, son nez en bec d'aigle et ses dents blanches comme celles d'un animal carnassier. Ses cheveux, qui semblaient, malgré les premiers souffles de l'âge, ne pouvoir se décider à blanchir, étaient, ainsi que sa barbe, qu'il portait en collier, épais,

crépus et à peine parsemés de quelques poils blancs. Son teint, hâlé naturellement, s'était encore couvert d'une nouvelle couche de bistre par l'habitude que le pauvre diable avait prise de se tenir depuis le matin jusqu'au soir sur le seuil de sa porte, pour voir si, soit à pied, soit en voiture, il ne lui arrivait pas quelque pratique: attente presque toujours déçue, et pendant laquelle il n'opposait à l'ardeur dévorante du soleil d'autre préservatif pour son visage qu'un mouchoir rouge noué sur sa tête, à la manière des muletiers espagnols. Cet homme, c'était connaissance notre ancienne Gaspard Caderousse.

Organisation du portrait

Il s'agit massivement d'un portrait physique mais comme souvent il induit quelque chose du caractère, de la personnalité ou du statut social de la personne décrite.

La description s'organise d'abord par une présentation générale centrée sur l'âge et l'apparence physique générale : « grand, sec et nerveux ». Une gradation homogène qui insiste sur les aspects physiques de Caderousse. C'est un homme apparemment encore en forme et que les atteintes de l'âge habituelles (bedaine, calvitie ont épargné).

Puis de l'aspect général, on passe au visage : des yeux d'abord, puis le nez et les dents et cheveux. Les dents sont blanches, mais elles sont surtout présentées comme celles d'un animal carnassier. Et on ne parle pas du sourire. Les yeux sont brillants mais la lueur peut-être celle des hommes dangereux.

Il y a donc une suggestion, l'implicite du texte est que l'homme n'est pas inoffensif.

Il n'a pas de cheveux blancs, ce que l'on peut interpréter comme le signe d'une certaine force physique, une vigueur encore intacte, « malgré les premiers souffles de l'âge ». Il n'est donc plus tout jeune.

Mais le terme 'le pauvre diable » est ambigu. Doit –on plaindre le malheureux, doit-on s'en méfier ? En tous les cas, c'est un homme qui manifeste une certaine résistance à l'inconfort. Il est capable du supporter un soleil très vif sans avoir besoin de s'en

protéger. Signe en général des hommes dangereux que cette relative indifférence à la souffrance.

Or, le drôle est connu du lecteur. Il s'agit donc d'une description qui fonctionne comme un rappel.

Par ailleurs, apparemment les affaires ne marchent pas, puisque l'aubergiste guette les clients éventuels.

D'une manière générale, un portrait dit un certain nombre de choses et en suggèrent d'autres. Il faut s'appuyer sur ce qui est dit pour dégager l'implicite du texte.

Texte 3 Emile Zola, La terre, 1887

Mais cinq minutes à peine se passèrent, les Fouan arrivèrent enfin, deux vieux aux mouvements ralentis et prudents. Le père, jadis très robuste, âgé de soixante-dix ans aujourd'hui, s'était desséché et rapetissé dans un travail si dur, dans une passion de la terre si âpre, que son corps se courbait, comme pour retourner à cette terre, violemment désirée et possédée. Pourtant, sauf les jambes, il était gaillard encore, bien tenu, ses petits favoris blancs, en pattes de lièvre correctes, avec le long nez de la famille qui aiguisait sa face maigre, aux plans de cuir coupés de grands plis. Et, dans son ombre, ne le quittant pas d'une semelle, la mère, plus petite, semblait être restée grasse, le ventre gros d'un commencement d'hydropisie, le visage couleur d'avoine, troué d'yeux ronds, d'une bouche ronde, qu'une infinité de rides serraient ainsi que des bourses d'avare. Stupide, réduite dans le ménage à un rôle de bête docile et laborieuse, elle avait toujours tremblé devant l'autorité despotique de son mari.

On a ici deux portraits mais qui n'en font qu'un. Attention, les adjectifs désirée et possédée ne se rapportent pas au couple, mais à la terre. On a ici le type du paysan âpre au gain, avare, et despotique.

Le portrait à éclipse

Gustave Flaubert, Madame Bovary

(voir fascicule : la scène de première rencontre)

Charles fut surpris de la blancheur de ses ongles. Ils étaient brillants, fins du bout, plus nettoyés que les ivoires de Dieppe, et taillés en amande. Sa main pourtant n'était pas belle, point assez pâle, peut-être, et un peu sèche aux phalanges; elle était trop longue aussi, et sans molles inflexions de lignes sur les contours. Ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux; quoiqu'ils fussent bruns, ils semblaient noirs à cause des cils, et son regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide.

Une fois le pansement fait, le médecin fut invité, par M. Rouault lui-même, à *prendre un morceau*, avant de partir.

Charles descendit dans la salle, au rez-dechaussée. Deux couverts, avec des timbales d'argent, y étaient mis sur une petite table, au pied d'un grand lit à baldaquin revêtu d'une indienne à personnages représentant des Turcs. On sentait une odeur d'iris et de draps humides qui s'échappait de la haute armoire en bois de chêne, faisant face à la fenêtre. Par terre, dans les angles, étaient rangés, debout, des sacs de blé. C'était le trop-plein du grenier proche, où l'on montait par trois marches de pierre. Il y avait, pour décorer l'appartement, accrochée à un clou, au milieu du mur dont la peinture verte s'écaillait sous le salpêtre, une tête de Minerve au crayon noir, encadrée de dorure, et qui portait au bas, écrit en lettres gothiques " A mon cher papa ".

On parla d'abord du malade, puis du temps qu'il faisait, des grands froids, des loups qui couraient les champs, la nuit. Mlle Rouault ne s'amusait guère à la campagne, maintenant surtout qu'elle était chargée presque à elle seule des soins de la ferme. Comme la salle était fraîche, elle grelottait tout en mangeant, ce qui découvrait un peu ses lèvres charnues, qu'elle avait coutume de mordillonner à ses moments de silence.

Son cou sortait d'un col blanc, rabattu. Ses cheveux, dont les deux bandeaux noirs semblaient chacun d'un seul morceau, tant ils étaient lisses, étaient séparés sur le milieu de la tête par une raie fine, qui s'enfonçait légèrement selon la courbe du crâne; et, laissant voir à peine le bout de l'oreille, ils allaient se confondre par-derrière en un chignon abondant, avec un mouvement ondé vers les tempes, que le médecin de campagne remarqua là pour la

première fois de sa vie. Ses pommettes étaient roses. Elle portait, comme un homme, passé entre deux boutons de son corsage, un lorgnon d'écaille.

Quand Charles, après être monté dire adieu au père Rouault, rentra dans la salle avant de partir, il la trouva debout, le front contre la fenêtre, et qui regardait dans le jardin, où les échalas des haricots avaient été renversés par le vent. Elle se retourna.

- Cherchez-vous quelque chose ? demanda-t-elle
- Ma cravache, s'il vous plaît, répondit-il.

Et il se mit à fureter sur le lit, derrière les portes, sous les chaises ; elle était tombée à terre, entre les sacs et la muraille. Mlle Emma l'aperçut ; elle se pencha sur les sacs de blé. Charles, par galanterie, se précipita, et, comme il allongeait aussi son bras dans le même mouvement, il sentit sa poitrine effleurer le dos de la jeune fille, courbée sous lui. Elle se redressa toute rouge et le regarda par-dessus l'épaule, en lui tendant son nerf de bœuf.

Au lieu de revenir aux Bertaux trois jours après, comme il l'avait promis, c'est le lendemain même qu'il y retourna, puis deux fois la semaine régulièrement sans compter les visites inattendues qu'il faisait de temps à autre, comme par mégarde.

Eléments d'analyse

Le portrait passe par le regard de Charles, qui commence par le détail des ongles, élargit aux mains, puis va aux yeux. Tout est détaillé avec minutie. Il est par ailleurs encastré dans la narration. Charles est officier de médecine (ce qui signifie que sans être médecin il peut cependant exercer la médecine).

Aucun dialogue mais du discours narrativisé (en gris). On peut supposer que la future Mme Bovary évoque à table la lourdeur des travaux de la ferme qu'elle doit assumer seule.

On ne dit rien des sentiments de Charles mais la fréquence de ses visites ne peut s'interpréter que dans le sens de l'intérêt qu'il porte à la jeune femme. Il s'agit d'un coup de foudre, mais chez un homme timide, sans aisance, et fruste.